

Marie-Agnès Courouble

# Le Voilier bleu et autres voyages...



*Editions La Gauloise*

Du même auteur :

- Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987*  
(Avec des lithographies de Théo Tobiasse)
- Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993*
- Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994*  
(Avec des eaux fortes et des aquarelles de Gérard Morot-Sire)
- Ciel cassé. Editions Tipaza, Cannes, 1997*  
(Avec des lithographies de Gérard Eppelé)
- L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998*  
(Avec des eaux fortes de Michel Joyard)
- Et si vous étiez Musset... Les Editions Varia*  
Montréal, 2000
- Visages nus, Editions Méliis, Nice, 2000*  
(Préface d'André Verdet)
- Sept heures d'absence. Les Editions Varia*  
Montréal, 2002
- L'Homme de Berlin. Editions du Losange, Nice, 2006*
- Pour l'Amour de Chair. Editions du Losange, Nice, 2006*
- La femme clandestine. Editions du Losange, Nice, 2009*
- La mère de Pierre. Editions du Losange, Nice, 2010*
- Le Syndrome de Stockholm. Editions du Losange, Nice, 2011*
- Dance for love. Editions Sudarène, 2015*
- L'Homme de Berlin (réédition). Editions La Gauloise, Nice, 2016*

Marie-Agnès COUROUBLE

LE VOILIER BLEU  
ET AUTRES VOYAGES

*Nouvelles*

Les Editions La Gauloise  
Edition originale

## LE VOILIER BLEU

-I-

Elle aurait voulu être un nuage.

Il y a longtemps.

Pour balancer ses fureurs au nez des indifférents, des tièdes.  
Ceux qui l'empêchaient de rouler sa vie comme elle l'entendait.

Ou pour s'étirer au ciel, bleu et blanc confondus en une  
mousse de bien-être, en une tendre confusion de clartés,  
d'espoirs, d'illusions...

Oui. Un nuage. Quand elle se croyait poète, qu'on riait de  
ses étourderies, de ses fougues, de ses bravades, de ses mots  
flèche.

Quand elle était désarmante. Que des jeunes gens appliqués  
lui faisaient une cour ennuyeuse.

Lilas vivait seule depuis des siècles. Quelques amants sans importance, un seul mari disparu, La solitude lui était revenue avec les bienveillances du recul, comme une routine aux distractions faciles. Plus Lilas vieillissait plus elle était libre. La fantaisie la reprenait comme un vice.

Chaque jour apportait sa découverte. Elle rattrapait le temps perdu, se nourrissait de merveilles, avalait jours et nuits comme un insecte curieux et affamé.

Ah non. Elle ne perdrait pas une miette de l'aube qui jaillit ou du crépuscule qui s'étouffe sur la mer, de la plage enivrée par le vent d'ouest, du port où le bruit des amarres enchante les soirées.

Elle se laissait ensorceler. Enfin sauvée des misères de la vanité, des futilités. Il lui aurait fallu un cahier ou quelques feuilles volantes pour noter les tranches permises à son âge.

Aujourd'hui le ciel était vert, liquide et bruissant, il illustrait sa frénésie. Il ferait bon marcher sur la vieille digue dans cette ferveur printanière. Elle mettrait son chapeau, prendrait son sac rose, elle y fourrerait des croissants et s'assiérait comme chaque soir, sur le banc du petit port juste en face du voilier.

-II-

Chaque soir, Lilas finissait par le rejoindre, elle le gardait pour le dessert. Elle mijotait son plaisir, une aventure sans fin au bout d'une journée légèrement essoufflée, entre quelques courses

absurdes, des repas qui n'en étaient pas et son désir de marcher sans but.

Parfois c'était dans la ville pimpante où les boutiques ne cessaient pas de lui plaire, certaines démodées, d'autres courageusement modernes. Elle n'y achetait rien. C'était son parcours, inutile, distrayant

Et puis elle allait jusqu'à la mer.

Longtemps elle la longeait dans une secrète extase. Jusqu'au port où la mer se ramassait comme pour tenir une promesse.

Là, elle surveillait le Voilier bleu.

Il lui appartenait.

Elle s'était laissée faire par sa coque marine, son mât vigoureux, le pont de bois solide et simple. Elle aurait voulu le caresser des doigts comme on caresse un homme.

Il était son plaisir. Son triomphe du soir.

Elle ne lui connaissait pas de propriétaire, Il était bien entretenu, vibrant au moindre vent. Son voilier appelait à des allégresses, des bohèmes, à de mystérieuses aventures qui étaient mieux que des voyages.

Il lui ressemblait.

Lilas s'asseyait sur le banc dans un geste furtif, un peu coupable. Comme une voleuse. Et elle partait en fraude pour une

heure ou deux. Elle sortait du port, hissait la voile, s'éloignait vers l'horizon balayé de rose.

C'était sa victoire sur la vie. Sur les péchés quotidiens, les avatars de l'âge ou du souvenir. Toute amertume était chassée par ce rose qui n'en finissait pas de réinventer la mer.

Sans penser plus. Sans vouloir plus.

Rêver. Mourir de rêve.

Jusqu'à s'endormir sur le pont lisse.

Et puis laisser la voile flotter sans importance au gré du ciel.

Elle riait de sa folie mais chaque soir elle y revenait, la fignolait, l'enjolivait d'histoires brûlantes, d'imprudences et d'audaces. Elle s'attaquait à la mer, essayait des tempêtes, traversait des ouragans. Elle se prélassait sur des plages interdites et soyeuses où son voilier agacé par un vent tiède, caracolait pour regagner l'horizon.

Son nom était un miracle qui l'avait reportée dans une autre vie, il y a longtemps. Aux rares moments heureux de son enfance, quand son nez s'écrasait contre la vitrine de jouets, fanfreluches, cadeaux à trois sous, coffrets en coquillages et inutiles petits plats de nacre.

La fabuleuse boutique de la rue principale : "Le Voilier bleu"...

Elle s'amusait à retrouver les détails, la moustache du vendeur, la main gantée de sa mère, les jolis bateaux de pacotille, les chouettes affreuses, les enfants criards armés de pelles rouges.

Chaque soir elle revoyait les belles maquettes lustrées, les mâts enduits de vernis qui avaient l'air de se balancer dans la vitrine, non, ils ne se balançaient pas maintenant elle le sait, elle compare avec la merveilleuse coque bleue, le pont mat, l'allure vaillante de son Voilier bleu.

Elle en avait désiré des coffrets de nacre, pour ses bijoux d'enfant, pour ses colliers de verroterie, ses petits bracelets et ses bagues du marché forain.

Elle les avait aimés en secret, ces ravissants destriers de coquillage qui frémissaient dans le soleil de la vitrine.

Déjà elle s'en allait très loin.

Et elle détestait les seaux de plage verts et jaunes, les balles de caoutchouc, les cordes à danser, les râteaux, les petites passoires ridicules, tout ce qui ressemblait aux jeux des filles obéissantes que leurs mères dominaient parfaitement.

"Prends une pelle pour construire un fort !"

"Oh ! Les jolies formes. Tu pourras jouer à la vendeuse."

- Moi, avait-elle dit à sa mère, je n'en veux pas. Je veux un voilier de la vitrine. Le blanc. Celui qui brille.

Sa mère s'étonnait.

- Mon Dieu Lilas que tu es drôle ! Un voilier à mettre sur la cheminée comme un condamné !

Sa mère oubliait le rêve. Aujourd'hui elle se dit qu'elle était déjà captée par l'insolite. Elle s'évadait pour un rien. A dix ans elle s'écartait des "jeux normaux". Elle jouait à regarder la mer.

Elle jouait à avoir peur.

A aimer ce qui échappe. Un ballon qui s'envole. Elle se souvient d'un enfant qui l'implore...

- Rattrape-le Lilas ! Je t'en supplie...

Rattraper un ballon qui prend sa liberté ! Un ballon qui vire au ciel avec une telle grâce, qui va à la rencontre du vent comme j'aimerais !

Elle est déjà séparée de ce qui l'entoure. Elle n'aime que le burlesque. Elle aime les cirques. Sauf les chevaux obéissants et les singes, tous les animaux domptés.

Elle aime la femme qui s'élanche d'un trapèze à l'autre, comme un cygne qui se balance au ciel du cirque, elle espère que la femme décide de ne plus revenir, de ne jamais redescendre, ou alors elle retombe, morte, Lilas se précipite, Lilas sanglote et lui propose de voler à sa place...

Les souvenirs étincellent dans sa mémoire, ils lui prouvent que sa vie s'est étouffée depuis.

Elle a perdu un temps précieux.

Ce soir comme tous les soirs, elle attend. Enfin un grand désir lui gonfle le cœur et les idées. Il peut donner un élan à la coque et au mât qui se dresse orgueilleusement devant elle.

Un pressentiment lui dit que cette nuit est importante. Elle est peut-être la dernière amarre qui retient le voilier au port.

Elle mange un croissant, sans faim. L'attente la nourrit. Quelque chose lui dit qu'à force de désirer l'impossible, il débarque.

-III-

Une Peugeot démodée vient se ranger le long du quai.

Affamée d'événements neufs, Lilas mange son croissant avec plus d'appétit.

Un homme jeune sort de la voiture. Tout de suite, elle remarque ses cheveux pâles comme ceux d'un Suédois. Elle détaille le sac de marin, la bouée, les amarres bien enroulées qu'il sort du coffre. Il sort aussi une longue planche, il l'installe. Il va monter sur le Voilier bleu.

Une passerelle, se dit Lilas.

L'ombre aux cheveux pâles évolue sur le pont. La nuit descend, les bruits sont chamarrés d'une douceur étrange. Dans une excitation folle, elle guette l'ombre. Si le voilier quitte le port, il n'y aura plus que le vide.

Elle scrute la nuit, cherche le vent.  
Il ne peut pas s'éloigner à cette heure tardive, si solitaire.  
Il ne peut pas me voler mon rêve.

Elle s'accroche désespérément. Il est son bien, sa chose. S'il prend la mer c'est avec elle.

D'un pas décidé Lilas avance sur le quai. Elle tient son sac rose contre elle, son chapeau est de travers, elle s'en fiche, elle osera.

- Monsieur, Monsieur !

L'ombre quitte l'avant, semble hésiter, se rapproche du haut de la passerelle.

- Bonjour ! dit Lilas avec gaieté. Il est à vous ?

- Oui. Il vous plaît ?

L'homme est étonné mais aimable. Il ne l'a pas rejetée. Lilas a un courage vieux de mille ans. Elle a trop respecté. Trop accepté. Elle est restée aveugle et muette pour survivre.

- Vous savez, dit-elle de sa voix forte et elle tient son manteau bien fermé autour du cou, je viens le voir tous les soirs.

- Il est beau n'est-ce pas, dit la voix patiente.

- Il n'est pas beau, il est fabuleux. Vous ne venez pas souvent, je le trouve un peu seul.

- J'étais en voyage. Vous aimez les bateaux ?

Lilas est prompte.

- Depuis mon enfance. Vous savez, je ne suis jamais montée sur un bateau.

Il y a un silence. Est-ce qu'il la trouve insupportable ?

- Vous allez partir ?

La voix de Lilas s'affaiblit. Elle va devenir minuscule. On la dirait sur un quai de gare devant un fils qui part pour la guerre,

- Pas ce soir. Je le prépare pour demain. Je pense que le temps sera bon. Le vent semble établi.

Lilas regarde le ciel, cherche encore le vent, oui, il est certainement "établi". Le mot l'enchanté.

- Je viendrai vous voir partir.

- A l'aube ?

- Vous me trouvez trop vieille pour me lever tôt ?

Il rit.

- Il fait presque nuit, je vous vois à peine.

Lilas rit aussi, soulagée.

- J'ai cent ans mais je viendrai demain. Vous le permettez ?

- A demain alors, dit-il brièvement.

Il repart vers l'avant.

Elle guette encore la tête penchée sur je ne sais quoi à l'avant du bateau, il doit vérifier l'ancre.

Elle repart enfin. Elle tient son chapeau, son sac la gêne, elle marche à grands pas. Elle ne dormira pas. Il lui faut l'éternité d'une nuit pour préparer les projets qui s'énervent dans sa tête.

-IV-

Dans son appartement, il y a un désordre fou. Lilas n'a jamais rangé sa chambre.

Le lit est défait, les robes sont jetées sur un fauteuil, il y a des piles de livres un peu partout et Dieu merci elle n'a pas la télévision qui prendrait trop de place.

Le salon est ridiculement petit.

Avec des livres aussi, une table basse, un énorme cendrier éternellement plein. Elle a donné toute l'importance à la chambre où son bureau trône. C'est un meuble essentiel. Avec des tiroirs où fourrer des notes qu'elle oublie, ses vieilles lunettes, les lettres d'amies anciennes qu'elle ne relit jamais, elles sont là comme les piliers de sa vie.

Lilas va chercher la valise marron qui ne lui sert plus jamais et la pose sur le lit. Elle prend une cigarette, va s'asseoir derrière son bureau. Elle a besoin de réfléchir, de savourer son projet comme une idylle. De s'abandonner à la frénésie du départ.

Elle ne se pose pas de question.

Elle s'en va. Demain à l'aube elle embarque. C'est un fait inéluctable. Un destin qu'elle a gagné jour après jour. Sa chance, c'est d'être tombée sur un homme jeune et charmant. Son allure lui plaît, elle a reconnu dans l'ombre un visage ouvert, sain, et énergique par-dessus le marché.

Un marin.

Pas un de ces marins d'eau douce attirés par la "navigation de plaisance". Ceux qui décollent du port au moteur. Son homme blond hissera la voile au départ. L'air du large fera le reste.

Elle a toujours voulu partir. Des gares, des ports, des aéroports. Elle a toujours adoré le parfum des voyages.

Jadis, elle a voyagé un peu, encombrée de bagages inutiles.

Demain sa valise sera légère. Elle n'emporte que l'essentiel.

La photo de son unique fils, peut-être. Son fils marin. Il a disparu au large de l'Islande, il y a longtemps. Elle ne peut plus se souvenir que de lui. Jeune. Son unique fierté.

Seule la mer a gardé son importance avec le secret enfoui.

Le corps glacé de l'enfant qu'elle a bercé trop longtemps.

Elle a écrasé sa cigarette sans l'achever. Elle fouille dans son armoire et déniche deux vieux pantalons chauds. Très sombres. Elle aurait voulu une couleur claire.

Et puis son pull bleu marine qu'elle adore. Les cols roulés de ses trente ans de ballades sur la digue. Elle y guettait déjà la route des bateaux nonchalants au fond de la mer.

Un jour un bateau russe a mouillé au large. Elle a suivi pendant des heures les chalutiers qui viraient autour de lui comme des mouches, les filets se remplissaient de harengs, les marins les hissaient, le poisson devait grouiller sur tous les ponts.

Elle a vu repartir vers les hautes mers l'énorme cargo, ventre plein.

Ces océans, elle en rêve la nuit quand la pluie devient tornade et qu'elle glisse, accrochée à une rambarde usée par le sel et les embruns.

Elle prendra un livre. En cas de beau temps. Elle s'accroupira dans un coin et elle relira pour la dixième fois *L'Idiot*. Absurde. La mer a des ondulations capricieuses qui vous empêchent de lire. Elle n'ira pas très loin avec des choix sérieux. Il lui faut un petit livre sec, bien écrit. Le genre de *L'Etranger* peut-être.

Lire Camus en mer.

Pas question.

Deux pantalons, un pull, une photo. Deux ou trois pommes à partager avec lui et des biscuits. Et pour le soir un chemisier.

Dans le carré il fera chaud.

Il ne reste plus que la joie de fermer la valise sans s'asseoir dessus, de fumer cigarette sur cigarette avant de prendre un bain moussieux.

Je me décape de mes vieilles habitudes, se dit-elle gaiement. Et elle s'asperge d'eau de Cologne. Je veux sentir le propre. Retrouver un air de jeunesse, même avec mon blouson en Jean usé, je veux avoir l'air net et coiffé. Je mettrai ma casquette rouge.

Elle a de longs cheveux grisonnants qu'elle laisse en liberté.

Ma foi, se dit-elle en se voyant dans le miroir de sa chambre, celui qui ne fait pas de concessions. Elle s'y voit toute entière et dans tous les sens.

- Je ne suis pas encore vieille, j'ai le sang chaud et des yeux ardents pour mes soixante-huit ans.

Evidemment les hanches, et puis le cou. Elle se masse, l'esprit ailleurs. Ses mains aussi ont vieilli. Et sa manière de marcher. Mais elle a de la force. Elle proposera son aide. A moins qu'il ne la préfère oubliée dans un coin. Lilas sait se faire oublier. Muette elle regardera la mer. Elle se permettra des romantismes. Elle s'en ira.

Lilas s'est couchée deux heures sans dormir. La chambre avait pris le rythme du bateau, les murs s'écartaient, le vent semblait venir de très loin, Lilas s'apaisait. Elle voyait l'aube franchir la dernière frange de nuit, l'ombre s'évadait dans une grisaille incertaine.

La brume de l'aube.

Elle se fit un café très fort. Prit sa dernière cigarette. D'un geste large elle fourra le paquet plein dans la poubelle.

Elle prit sa petite valise et défia les rues désertes de la ville jusqu'à la digue elle aussi déserte.

*A suivre...*